

Jean Haas, lycéen en 1941 raconte sa découverte du camp.

[...] En ce début de juillet 1941, je débarquais en gare de Rothau du vieil omnibus à compartiments multiples, sac à dos et valise à la main. J'avais derrière moi ma première année de lycée allemand. J'étais « bien » tombé : la *Bismarckschule* (ancien lycée Kléber) était une des écoles secondaires les plus nazies de Strasbourg.

Ce matin-là, à Rothau, il faisait beau et le tremblement de l'air chaud respirait les vacances. Ici, dans ce canton francophone, les lettres gothiques des affiches m'ont semblé plus bizarres qu'ailleurs. Je jetais un regard circulaire sur les chères montagnes : Le val d'Albet, la côte de Fréconrupt, les ruines du château de Schirmeck. Sur le quai, l'employé de la *Reichsbahn* (compagnie des chemins de fer) était doublé d'un *Feld-gendarm* (policier militaire) pour le contrôle des titres de circulation et des papiers. Au fond de la gare de marchandises, quelques uniformes *feldgrau* (couleur gris-vert, surnommé donné aux soldats de l'armée allemande) surveillaient le déchargement d'un wagon. A mon grand étonnement, les caisses qui prenaient place sur une voiture à chevaux étaient manipulées par une vingtaine d'hommes en treillis rayés. On ne distinguait aucun détail, on était trop loin.

On m'appelle. C'est le cher grand-père, venu à ma rencontre, toujours égal à lui-même. Tandis que l'excellent homme glisse ma valise dans son gros *rucksack* (sac à dos) marron, je demande à voix basse :

- *C'est qui les forçats là-bas ?*

Il me souffle

- *Tais-toi et viens.*

Pour monter à pied les quatre kilomètres qui nous séparent de notre village, nous quittons Rothau par le chemin dit de l'ancien canal. Nos sacs à dos oscillent au rythme de la marche, l'eau limpide du canal clapote contre la berge à notre droite, de grands sapins bordent le chemin à notre gauche.

Soudain, grand-père s'arrête, lève la canne et dite à mi-voix :

- *Tu entends ?*

En effet, on perçoit en contrebas sur la route départementale, le bruit sourd d'une troupe en marche, des dizaines de sabots de bois raclant le sol. De temps en temps un ordre bref, une sorte d'aboïement, accompagne ce roulement insolite. Nous sommes en hauteur, derrière le rideau d'arbres, et nous pouvons voir sans être vus.

Sur la route, de l'autre côté de la rivière, débouchant du virage dit de la grande roche, apparaît un étrange cortège. Une cinquantaine d'hommes, portant les bourgerons de forçats déjà entrevus à la gare, avancent lourdement, troupe boîteuse encadrés par des militaires - des Waffen SS aux cols noirs - qui ne cessent de pousser la cadence : « *Schnell, schnell aufrücken !* » A l'arrière, deux maitres-chiens et leurs bêtes. Soudain l'un des pantins trébuche. Immédiatement les coups de crosse pleuvent, les chiens hurlent, l'homme protège sa tête de ses bras, puis il tombe de tout son long et ne bouge plus. On donne à ses camarades l'ordre de le remettre sur pied. On le tire littéralement, ses jambes traînent sur le sol, un autre forçat porte ses galoches. La troupe disparaît entre les premières maisons de Rothau : « *Schnell, schnell aufrücken !* »

Une demi-heure plus tard en sortant du bois du Chenot, mon regard glisse machinalement sur la côte d'en face, à un kilomètre à vol d'oiseau. J'ai comme un cri qui me reste dans la gorge. Là où l'année dernière il n'y avait que feuillus et sapins, une large route en lacets montre vers la crête qui, au nord, limite notre vallée.

- *Qui a fait ça ?*
- *Eux bien sûr, soupire mon grand-père, avec de la main d'œuvre civile et surtout 400 prisonniers allemands. Des Allemands opposants à Hitler. On dit qu'il y a déjà eu une*

centaine de morts au cours de ces travaux de route. A propos : Ne dis plus jamais forçat. Tu entends garçon ! ce sont des prisonniers politiques, encadrés par des droits communs et des Waffen SS. Compris ? il faut se faire à l'idée « qu'ils » nous ont planté un camp de concentration là-haut, au « Zibring ». L'hôtel-restaurant leur sert de quartier général et un peu partout ou construit des baraques. Tout le périmètre est interdit et je ne veux pas que tu ailles là-bas. Je ne veux pas qu'on te ramène un jour avec une giclée de mitraillette dans la peau.

- *Mais...*
- *Il n'y a pas de mais. On ne passe plus comme on veut en forêt. Il y a des panneaux dans les deux langues : « Lagerbereich. Es wird ohne Anruf scharf geschossen ».*

Mon grand-père est pâle maintenant, il parle entre ses dents :

- *J'ai appris par la mairie qu'ils vont ouvrir une carrière de granite rose, là, vers l'est en direction du Messin. Une société d'exploitation tout à fait régulière où matière première, terrain, main d'œuvre, tout est gratuit. Et les SS sont actionnaires. N'oublie jamais garçon : intimidation, violence, cruauté, fric, c'est ça la dictature (...)*

Jean Paul Haas, *Alsace la Grande Encyclopédie des années de guerre*, La Nuée Bleue, 2009